

# Précis de l'Histoire de la Littérature Française.

Première partie.

## Origine de la langue française.

De trois éléments principaux qu'il est facile de distinguer dans le français, celui qui contribua le plus à sa formation, c'est le *latin*. Les deux autres, le *celtique* et le *germanique*, ne lui ont fourni qu'un petit nombre de mots. Les anciens habitants de la France, les *Gaulois* ou *Celtes*, dont le caractère, décrit dans les Commentaires de Jules César, offre une ressemblance frappante avec celui des Français modernes, n'étaient pas sans une certaine civilisation. Ils aimaient beaucoup la poésie et le chant; leurs prêtres appelés *Druides* et leurs poètes appelés *Bardes* exerçaient une grande influence sur les conseils et les assemblées du peuple. Malheureusement toutes les traces de cette ancienne civilisation ont péri; il ne reste aucun monument qui pût nous donner une idée de cette langue primitive ou de cette poésie au berceau.

Après la conquête de la Gaule *Jules César* ne négligea aucun moyen pour mieux établir et pour affermir la puissance des Romains; le culte mystique des *Druides*, les loix et les institutions du pays, enfin tout fut énergiquement poursuivi et extirpé. La nationalité des *Gaulois*, conservée intacte dans les fréquentes rencontres avec les Romains qui avaient plus d'une fois tremblé devant *Bellovèse* et devant *Brennus*, fut entièrement détruite sous la domination de *Jules César*. La langue latine remplaça l'idiome comparativement rude du pays, et les écoles des *druides* disparurent, pour faire place à des académies romaines qui s'ouvrirent de toutes parts. Celle de *Phocée* (ou de *Masilie*) fut préférée par *Cicéron* aux écoles de Rome et d'*Athènes*; un grand nombre d'écrivains, tels que *Pline le Jeune*, *Stadius*, *Pétrone*, *Ausone*, auxquels la littérature romaine dut son dernier lustre, furent *Gaulois* de naissance et d'éducation.

Ainsi la Gaule était devenue la plus belle, la plus „romaine“, de toutes les provinces de l'empire romain; mais le temps approchait où ce colosse, corrompu par des vices sans nombre et épuisé par des crimes sans nom, allait être renversé. Les *barbares du Nord*, semblables à un torrent débordé, envahirent la plus grande partie de l'Europe occidentale et méridionale, renversant tout obstacle qui s'opposait à leur passage, et ne semblant conquérir que pour détruire. La Gaule eut à supporter les premiers chocs de ce déluge universel; *Attila*, le fléau de Dieu, comme il s'appelait lui-même, vint avec ses hordes la traverser dans sa route pour l'Italie; les *Goths*, les

Bourguignons, les *Francs*, enfin les Normands vinrent tour à tour conquérir, dévaster, sillonner de pillages et d'incendies le plus beau pays de l'Europe.

Cette irruption des peuplades germaniques acheva de corrompre la langue latine que César avait imposée aux Gaulois, mais qui s'était déjà considérablement altérée dans leur bouche. Car, bien que supprimé partout, l'ancien celtique n'avait pas manqué d'exercer une grande influence sur la prononciation du latin; la quantité, le rythme, si essentiels à la langue de Cicéron, avaient disparu; les désinences sonores et variées avaient fait place à des terminaisons plus sourdes et moins distinctes. Cependant les nouveaux maîtres, principalement les *Francs* qui s'établirent définitivement dans le nord et dans le centre de la *France*, n'étaient ni assez nombreux, ni assez lettrés, pour que leur idiome barbare et pauvre pût l'emporter sur la langue savante et arrêtée du peuple vaincu. Une cause puissante qui contribua beaucoup à faire prévaloir la langue latine, ce fut le christianisme. Les prédicateurs qui portaient partout la parole du Christ et les lumières de l'Évangile, répandaient en même temps la langue latine dont ils se servaient dans les sermons et qu'on employait partout dans les liturgies du service divin. Ainsi, en adoptant les mœurs et la religion du pays, les conquérants étrangers durent peu à peu renoncer à leur langue nationale; ils en conservèrent toutefois quelques traits distinctifs, surtout l'article et les verbes auxiliaires que l'on voit paraître depuis dans le latin usuel, appelé *roman rustique*.

Ce nouvel idiome, généralement appelé *roman*, se forma depuis l'an 600 jusqu'à l'an 800, mais il resta pendant plusieurs siècles sans littérature, et le plus ancien monument qui en existe, c'est le serment prêté par Louis le Germanique à Strasbourg en 842.<sup>1)</sup> Par les Croisades le roman devint une langue fort répandue; c'est alors qu'il commença à être substitué au latin et employé dans les divers usages de la religion et de la politique. En France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, enfin dans tous les pays civilisés de l'Europe les chevaliers et les nobles parlaient le roman, avec bien des variations de la prononciation et des désinences des mots; mais on s'entendait partout. Bientôt on distinguait deux dialectes principaux, le *roman provençal* ou *la langue d'oc*<sup>2)</sup> qui atteignit la première une certaine perfection par les troubadours, et le *roman wallon* ou *la langue d'oïl*, cultivée un peu plus tard par les trouvères dans le nord de la France et véritable source du français moderne.

<sup>1)</sup> Voici le texte de ce serment qui donnera en même temps une idée du roman provençal des troubadours, auquel il ressemble beaucoup: „Pro Deo amor et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di en avant, in quant Deus savir et podir me donat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in adjudha et in caduna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dist, in o quid mi altresí fazet et ab Ludher nul plaid numquam prindrai, qui meon vol cist meon fradre Karle in damno sit.“ Villemain en donne la traduction suivante: „Pour l'amour de Dieu et pour notre commun salut, et celui du peuple chrétien, dorénavant, autant que Dieu savoir et pouvoir me donnera, je soutiendrai mon frère Charles ici présent, par aide et en toute chose, comme il est juste que l'on soutienne son frère, tant qu'il fera de même pour moi, et jamais je ne ferai de traité avec Lothaire, qui, de ma volonté, soit préjudiciable à mon frère Charles.“

<sup>2)</sup> Oc et oïl étaient les particules qui exprimaient l'affirmation chez les Provençaux et chez les Français du Nord: On veut faire dériver oc de l'allemand auch; mais il n'y guère de rapport entre ces deux mots. Oïl ou oeil, comme d'autres l'écrivent, est évidemment la même chose que oui.

## Troubadours et Trouvères.

Sous le beau ciel de la Provence, à l'abri des invasions réitérées et des guerres intestines qui ravageaient sans cesse la France du Nord, dans le petit royaume d'Arles, naquit la „gaye-science“ des *Troubadours*. Leur douce poésie avait pour sujet l'amour et la beauté des femmes, les plaisirs et les exploits des chevaliers. Pèlerins poètes ils parcouraient le pays, assistant aux tournois et aux fêtes des princes, et bien reçus dans les châteaux des nobles seigneurs dont ils égayaient la solitude et célébraient les festins. Semblables aux chevaliers qui se faisaient accompagner par leurs écuyers, ils amenaient à leur suite un ou plusieurs jongleurs qui, pas de longs récits de chevalerie et par des tours d'adresse, devaient interrompre et relever leurs chants. Parfois, s'offensant d'une hospitalité tardive et peu gracieuse, les troubadours laissaient à eux seuls le soin d'entretenir la société et d'égayer la veillée. Aux jongleurs ils joignirent des musars ou musiciens de différentes sortes, surtout des violars ou joueurs de viole et des juglars ou joueurs de flûte; la musique servait à soutenir la cadence de leurs vers et à varier les jeux et les tours des jongleurs.

Parmi les troubadours nous ne citerons que *Bertrand de Born* et *Guillaume, comte de Poitiers*, dont les compositions jouissent de la plus grande renommée. Les comtes de Provence établirent des joûtes ou des tournois d'esprit, appelés cours d'amour, auxquels les dames les plus nobles et les plus belles présidaient et où les plus grands princes du temps, tels que Richard Coeur-de-Lion et Frédéric Barberousse, s'enorgueillissaient de remporter des prix. Suivant les variations de forme et de sujet les troubadours appelaient leurs compositions: vers, canzos (chansons), coblas (couplets), tensons, nouvelles, pastourelles, sirventes etc., expressions qu'il serait trop long d'expliquer, et genres qu'il serait impossible de caractériser sans en donner des échantillons. Quelque honorés que fussent en général les troubadours, au nombre desquels on comptait des chevaliers et des seigneurs, les gens de leur suite, les jongleurs et les baladins, dégénérent en voleurs et en ivrognes qui portaient le trouble et le désordre dans les familles des honnêtes gens. Ils devinrent dangereux au repos et à la sûreté publiques, et déclarés infâmes par le Saint-Siège, ils finirent par être chassés du royaume sous *Philippe Auguste* en 1181.

Après une existence paisible et heureuse de plus d'un siècle la poésie des troubadours reçut un coup funeste par la croisade fanatique contre les *Albigéois* ou *Vaudois* que le pape Innocent III. entreprit au commencement du treizième siècle. Cette abominable guerre remplit pendant quinze ans la Provence de massacres et de dévastations; elle détruisit la civilisation déjà avancée de ce beau pays et corrompit à fond la langue harmonieuse du midi, par son mélange avec le jargon picard que parlaient les soldats du duc de Montfort. Par suite de cette guerre une grande partie du midi fut réunie à la couronne de France, et en 1245 la famille des Comtes de Provence s'éteignant, cette belle province tomba en héritage à Charles d'Anjou, frère de Louis IX. La nationalité des Français y gagna beaucoup, et Paris devint dès-lors le centre de la civilisation française.

Les *Trouvères* du nord, dont il nous reste un mot à dire, composèrent en roman wallon un grand nombre de poèmes narratifs. Leur poésie, d'une versification plus grossière et moins variée que celle des troubadours, adopta davantage le langage du

peuple, et leurs épopées dont le fond était historique plutôt que lyrique, eurent bientôt une popularité fort répandue. Ces récits versifiés qu'on appela romans, se divisent en trois genres principaux dont le premier a pour sujet le cycle de contes et de chansons qui se rattachent au nom de *Charlemagne*. Ce grand empereur y est représenté comme le type de la chevalerie et comme le défenseur du christianisme contre les Sarrasins; ce sont des récits de ses exploits et de ceux de ses paladins, fondés sur la chronique fabuleuse de Turpin, et entremêlés de fictions et de miracles de toute espèce. Le second genre traite des gestes du roi *Arthur* et des chevaliers de la Table Ronde, auxquels viennent se mêler les miracles du Saint Graal (sang royal?). Le troisième cycle a pour base les combats du *Cid* contre les Maures d'Espagne.

A cette foule de compositions il faut ajouter le roman allégorique du *Renard* et les romans d'*Alexandre*, de *Rollon*, de la *Guerre de Troie*, et un peu plus tard le fameux roman de la *Rose* dont Guillaume de Lorris est l'auteur principal.

### Premiers écrivains en prose.

A partir du règne de *Philippe Auguste* qui fit beaucoup pour épurer le goût de la poésie et des lettres, quoiqu'il chassât les jongleurs de ses états, la langue d'oïl eut aussi ses prosateurs. Le premier qui fit époque, c'est *Ville-Hardouin* qui composa une *Chronique* de la prise de Constantinople, mort en 1213. L'auteur se trouva au nombre des chevaliers qui partirent avec Thibault, comte de Champagne, pour aller en Terre Sainte, et qui se réunirent aux Vénitiens pour conquérir Constantinople; il assista à la prise de cette ville et fut nommé maréchal de Romanie par l'empereur Baudouin. Son histoire est un simple récit des combats et des expéditions dont l'auteur fut lui-même le témoin et un des principaux acteurs.

Un ouvrage plus remarquable est celui du *Sire Jean de Joinville*, né en 1223, compagnon de Louis IX dans sa croisade, il écrivit la vie de ce saint roi; il ressemble à Hérodote par la simple naïveté de son style et par la justesse de ses réflexions.

### XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> Siècles.

Dans le quatorzième siècle la poésie et les lettres languirent par suite des guerres funestes avec l'Angleterre, qui déchiraient la France pendant si longtemps. Ce fut en vain qu'on établit à Toulouse *les Jeux Floraux*<sup>1)</sup> en 1323; le temps des troubadours était passé, et les poètes que l'on cite pour avoir obtenu les prix de ces jeux littéraires, ne sont guère dignes de ce nom. La prose fut cultivée avec plus de succès, et le genre historique eut un représentant qui n'est pas moins distingué comme écrivain que comme historien.

**Froissart**, mort en 1401, écrivit un ouvrage historique, intitulé *Chronique de France, d'Angleterre, d'Ecosse et de Bretagne*. Ce grand ouvrage qui embrasse un espace de 74 ans, est la source principale de l'histoire du siècle. Froissart passa une grande partie de sa vie à voyager en Angleterre, en Espagne, en Italie; ami des monarques et des grands de tous ces pays, il fut à même de connaître les détails les plus intimes des cours et d'étudier les caractères des hommes les plus célèbres de son temps.

<sup>1)</sup> Cette institution fut appelée Jeux floraux à cause des fleurs d'or et d'argent qui servaient de prix.

Quoique admirateur enthousiaste des exploits héroïques qu'il raconte, il est à la fois observateur éclairé du cœur humain et il nous dépeint avec les plus vives couleurs les désordres et les ravages causés par les guerres, en plaignant sans réserve le malheureux peuple qui en est la victime.

Le quinzième siècle, si remarquable dans l'histoire du genre humain par les grandes découvertes qui allaient changer la face du monde entier et qui signalaient la fin du moyen âge et le commencement d'une ère nouvelle, fut néanmoins en France très stérile en productions littéraires. Deux auteurs seulement s'y présentent dont la postérité conserve la mémoire, Philippe de Comines historien et Villon poète.

**Philippe de Comines**, Seigneur d'Argenton, né en 1445, descendait d'une des plus illustres familles de Flandre. Elevé à la cour de Bourgogne il fut d'abord conseiller du duc Philippe-le-Bon et de son fils Charles-le-Téméraire, jusqu'à ce qu'il se laissât gagner par Louis XI qui avait reconnu dans lui un politique profond et un adversaire redoutable. Il aimait Louis XI dont il admirait le talent politique, et le servit fidèlement dans l'exécution de ses projets ambitieux, principalement dans l'acquisition de la Bourgogne. Sous Charles VIII il tomba en disgrâce et accusé d'avoir conspiré contre la régente, il eut le malheur d'être emprisonné dans une de ces cages de fer inventées par Louis XI et décrites par notre auteur. Il mourut en 1509. L'ouvrage qu'il a laissé, *l'histoire de Louis XI et de Charles VIII*, est fort estimé pour le fond historique et pour l'élégance du style. Observateur habile, il a fait le portrait le plus animé du caractère de son maître, et quoique lui-même justement accusé d'ingratitude et de trahison envers ses bienfaiteurs les ducs de Bourgogne, il n'en flétrit pas moins la tyrannie et la cruauté du despote rusé, auquel il les avait sacrifiés. Comme historien on lui reconnaît un haut mérite, et comme prosateur français il est avant Montaigne le seul dont le langage soit assez près du français actuel pour être lu sans commentaire. On trouve chez lui encore quelques archaïsmes et quelques tours de phrase qui ont vieilli, son orthographe diffère encore beaucoup de la nôtre; mais pour peu qu'on s'y habitue, l'on ne rencontrera point de difficultés dans sa lecture.

**Villon**, le poète du quinzième siècle, est beaucoup moins remarquable que le grand historien dont nous venons de parler, et nous l'aurions passé sous silence, si Boileau ne commençait pas par lui l'énumération des poètes français.<sup>1)</sup> Sa vie dont il raconte lui-même quelques détails, fut un composé de libertinages et d'escroqueries, arrêté comme voleur et condamné à mort, il fut gracié par le roi et exilé en Angleterre. Ses vers sont bien tournés, et ses poésies satiriques ne manquent pas d'esprit, mais on y chercherait en vain la noblesse des pensées et la pureté de mœurs qui font seules le vrai poète.

**Charles d'Orléans**, père du roi Louis XII, a laissé un recueil de jolies petites poésies, inférieures pour la forme à celles de Villon, mais respirant un caractère plus pur et plus noble.

<sup>1)</sup> Boileau Art poétique, chant premier:

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,  
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

## XVI<sup>ème</sup> Siècle.

Le nouvel esprit qui agitait l'Europe entière à l'entrée de l'âge moderne, exerça son influence en France comme ailleurs: les arts et les lettres y prirent un nouvel essor et trouvèrent un protecteur puissant dans le roi *François Premier*, surnommé le père des lettres. Quoique lui-même d'un esprit peu profond et d'une légèreté de mœurs révoltante, il aimait à s'entourer de poètes et de savants, il les attirait à sa cour par des récompenses vraiment royales. Il introduisit la langue française dans les tribunaux et dans les chaires du Collège de France qu'il fonda, et ne négligea aucune occasion de revendiquer les droits de la langue maternelle dont les savants dédaignaient encore l'usage. Par les fréquents rapports avec l'Italie que sa politique ouvrit aux Français, le goût pour l'étude de l'antiquité et pour les lettres anciennes, qui avaient depuis longtemps fleuri en ce pays, se communiqua à la France. Malheureusement l'enthousiasme pour les chefs-d'œuvre des Romains et des Grecs entraîna une imitation servile des anciens modèles, qui nuisit beaucoup au développement de la langue française et lui mit des entraves dont les auteurs classiques du dix-septième siècle ne réussirent pas encore de s'affranchir.

### A. Poésie.

**Clément Marot**, né en 1495, contemporain et poète favori de François I<sup>er</sup>, fut reçu à la cour dès son enfance et entra comme page au service de Marguerite de Valois, soeur du roi. Son esprit fin et cultivé par le commerce des dames et des grands, le fit bientôt remarquer au jeune roi, auquel il dédia ses premiers essais poétiques sous le titre de Temple de Cupidon. Attaché à son service en qualité de valet de chambre et bientôt admis à sa familiarité, il accompagna François I<sup>er</sup> dans toutes ses campagnes et fut blessé dans la journée de Pavie. Marot revint à Paris, où il fut accusé de luthéranisme par le clergé qu'il avait offensé par quelques épigrammes satiriques; il faillit être condamné au bûcher et resta emprisonné, jusqu'à ce que le roi son protecteur revint de sa captivité en Espagne. Tiré de prison par lui, il fut rendu aux plaisirs et aux jouissances de la cour; mais ses liaisons avec le parti protestant, qu'il semble, du reste, avoir chéri plutôt par caprice que par persuasion sincère, le firent exiler en Italie où il mourut en 1544. Marot n'était pas homme de génie, mais il s'était formé à la meilleure école du goût et de la grâce et savait très bien manier la langue. Ses poésies sont assez bien caractérisées par le vers de Boileau qui dit: „Imitez de Marot l'élégant badinage.“ Il a écrit *des chansons, des épîtres, des sonnets*, enfin toutes sortes de petites poésies qui respirent l'esprit léger et mondain de la cour, où le poète passa sa vie. *Ses Traductions de Virgile et d'Ovide* sont peu remarquables; *sa Traduction des Psaumes* était d'abord fort en vogue à la cour, mais elle lui attira la haine de la Sorbonne<sup>1)</sup> qui se plaignit au roi de plusieurs fautes qui s'y trouvaient. François I<sup>er</sup> essaya en vain de soutenir son favori et dut consentir à la défense de l'ouvrage.

Marot eut un grand nombre d'imitateurs parmi lesquels *Melin de St. Gelais* et

<sup>1)</sup> Ecole célèbre de théologie qui avait été fondée à Paris par Robert Sorbon en 1252 et qui plus tard donna son nom à la faculté entière de théologie.

*Marguerite de Valois*, la protectrice de Marot, sont les plus estimés. En passant sur tous ces poètes d'un mérite inférieur, nous en venons à

**Pierre Ronsard**, né en 1524. Il fut élevé pour la cour et passa sa jeunesse dans le service des princes en France et en Ecosse; mais ayant eu de malheur de perdre l'ouïe par suite d'une grave maladie, il se retira du monde, pour se vouer à l'étude et aux lettres. Ses premières productions remportèrent le grand prix des Jeux floraux de Toulouse, où l'on lui décerna, au lieu de la fleur accoutumée, une Minerve d'argent massif. Il devint le poète le plus célèbre de son temps, honoré par la cour et estimé par le clergé. Il composa des *Odes*, des *Élégies*, et un poème épique intitulé *la Franciade*. Grand admirateur des anciens, il eut le tort de vouloir les imiter en tout; et Boileau, qui porte sur lui un jugement trop sévère, ne dit pas sans raison que „sa Muse en français parla grec et latin.“ Cependant la versification lui dut des améliorations importantes dont ses successeurs, surtout Malherbe, surent bien profiter.

Quoiqu'il ne nous soit pas permis ici d'examiner plus en détail la révolution opérée dans la littérature française par Ronsard et l'école classique dont il fut le fondateur, nous allons cependant nous arrêter quelques instants sur les commencements du *drame français*, qu'il faut aussi attribuer à son influence. Depuis le temps des croisades il y avait eu en France une espèce de théâtre grossier dont plusieurs pièces furent publiées dès que l'imprimerie fut connue. Des amateurs d'anciennes curiosités en ont fait des collections et nous donnent de longs catalogues de noms de pièces et d'auteurs. Ces vieilles pièces, auxquelles on ne saurait donner le nom de drames, furent appelées *Mystères* et *Moralités*; elles eurent un caractère moitié religieux, moitié burlesque.

Ce n'était point une imitation du théâtre classique des Romains ou plutôt des Grecs; mais bien une création de l'église chrétienne. Peu de siècles auparavant l'église avait réuni son anathème aux haches et aux brandons des barbares pour détruire les cirques et les amphithéâtres dans tous les pays chrétiens. L'empereur Constantin défendit aux chrétiens par plusieurs édits, de mettre le pied sur la scène d'un théâtre, puis même d'assister en spectateur aux représentations, excepté dans certains jours de fête. Le roi Clovis fut obligé de faire venir de Rome un joueur de flûte qui devait charmer les loisirs de son âge avancé; en France toutes les traces du théâtre avaient péri. Ce fut dans le sein même de l'église qu'il renaquit. Des pèlerins revenus de Jérusalem et d'autres Lieux Saints eurent l'idée de mettre en scène les faits principaux de l'histoire sainte; et comme ils excellaient surtout dans la représentation de la Passion de Jésus-Christ, ils prirent le nom de *Confrérie de la Passion*, et le roi Charles VI leur accorda un privilège pour représenter publiquement des *Mystères* à Paris. Ces pièces dont Victor Hugo nous fait un tableau fort animé dans sa *Notre Dame de Paris*, étaient d'abord des représentations de sujets bibliques que l'on donnait à l'occasion des fêtes d'église. Dieu, Satan, Adam, Eve, Jésus-Christ, Judas, tels étaient les interlocuteurs principaux. On y ajouta plus tard quelques personnages allégoriques, la Foi, la Vérité, la Justice, la Vertu, et surtout le Vice qui eut un rôle important, celui de lutter avec le Diable et de le battre au grand amusement des spectateurs. Après cette innovation les *Mystères* prirent le nom de *Moralités* et

perdirent de plus en plus leur caractère religieux et biblique, pour dégénérer dans une sorte de farces insipides et quelquefois même ignobles.

Ces *Moralités* furent représentées par „*les clercs de la Bazoche*“ c'est-à-dire les jeunes avocats et les clercs de procureur du roi. Le corps qu'ils formaient, et une juridiction qu'ils avaient pour les affaires de moindre importance, s'appelaient la Bazoche. François I<sup>er</sup> proscrivit toutes les farces, les sotties, les mystères et les moralités qui disparurent alors insensiblement.

**Jodelle**, contemporain de Ronsard et gentilhomme à la cour de Henri II, fils de François I<sup>er</sup>, eut le mérite de créer un théâtre français imité des Italiens et du théâtre classique des Anciens. Il composa d'après les règles d'Aristote une pièce en cinq actes, intitulée *Cléopâtre captive*, qui n'est certainement pas une tragédie parfaite, mais qui fut représentée avec applaudissement, et qu'il faut citer comme premier essai d'un drame régulier. Jodelle eut bien de la peine pour faire jouer sa pièce nouvelle; il n'y avait pas encore en France des acteurs proprement dits, et les confrères de la Passion et les clercs de la Bazoche refusèrent leur coopération à un genre étranger qui leur parut dangereux. Enfin Jodelle qui était jeune et joli, se chargea lui-même du rôle de Cléopâtre, de jeunes poètes ses amis prirent les autres rôles, et la pièce, jouée devant le roi et la cour, eut un succès complet. Il en fut de même de quelques autres pièces que Jodelle composa.

#### B. Prose.

**François Rabelais**, né à Chinon vers l'an 1483, entra tout jeune dans l'ordre religieux des cordeliers et se distingua comme prédicateur. Mais son esprit espiègle et satirique lui fit commettre toutes sortes de fautes qui s'accordaient peu avec son état d'ecclésiastique. Il pécha si gravement contre les règles de l'ordre qu'il fut condamné à la prison pour le reste de ses jours. De puissants amis obtinrent son élargissement, il renonça à la vie monastique et se fit professeur de médecine à Montpellier. Plus tard le cardinal Du Bellay l'emmena comme secrétaire à Rome, d'où il fut encore renvoyé à cause de quelques bouffonneries irréligieuses. Enfin il fut nommé curé de Mendon et mourut à Paris en 1553. Son ouvrage le plus célèbre est „*La vie inestimable du Grand Gargantua, père de Pantagruel*.“ C'est un roman satirique assez obscur par de fréquentes allusions aux caractères publics de l'époque, mais écrit avec une verve inépuisable et étincelant d'esprit. On y rencontre beaucoup de passages sublimes, mêlés à des scènes du plus bas comique; plus d'une fois l'auteur passe du langage le plus noble et le plus éloquent au jargon le plus vulgaire et le plus indécent des cabarets et des carrefours. C'est ce qui fait dire à La Bruyère: „Où Rabelais est mauvais, il passe bien au-delà du pire; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent. Le passage le plus apprécié du livre est celui de l'éducation de Gargantua; c'est une satire mordante dirigée contre les égarements et la pédanterie des écoles du temps. On y trouve beaucoup de rapports avec l'Emilie de Rousseau, et Guizot nomme Rabelais „comme un de ceux qui ont le mieux pensé, et le mieux parlé en fait d'éducation, avant Locke et Rousseau.“ Ajoutons à cela que les oeuvres de Rabelais faisaient les délices de Molière et de Lafontaine.

**Michel de Montaigne**, né en 1553 au château de son père en Périgord, reçut une

éducation excellente qui l'initia de bonne heure à la connaissance de l'antiquité, et lui fit tant aimer les lettres, qu'il y consacra toute sa vie. Son ouvrage intitulé *Essais sur l'homme* est la production littéraire la plus parfaite du seizième siècle. Il se compose de 107 dissertations, ou essais, sur différents sujets tirés de la vie humaine et de la philosophie pratique. Les opinions sont partagées sur le mérite de ce livre. Pascal qui en parle dans ses „Pensées,“ accuse Montaigne d'amour-propre et de vanité, et le blâme très sévèrement d'avoir fait à dessein la collection de ses faiblesses et de ses sottises. D'autres critiques moins rigoristes et moins exigeants ont su gré à Montaigne de nous avoir donné une peinture si exacte et si détaillée de toutes ses impressions et de toutes ses observations. Voici le jugement de Tissot sur Montaigne: „Les Essais de Montaigne ne sont pas le bréviaire de la jeunesse, mais le livre des hommes; et Pascal a eu tort de traiter avec tant de mépris et de sévérité une résolution qui a produit l'un des ouvrages les plus beaux et les plus utiles, dont le génie ait fait présent à la science.“ Et plus loin: „Mais aussi à quelle source profonde puisait l'éloquent philosophe! Depuis son enfance il vivait dans un commerce familier avec les peuples de l'antiquité; il voyait les progrès de la révolution religieuse faite par Luther, au moment où Copernic venait de réformer nos connaissances sur le système céleste. Les dernières années de François I<sup>er</sup>, ses rigueurs et celles de son fils contre les protestants, la cour de Charles IX, la politique de Catherine de Médicis, la Saint-Barthélemy, la Ligue, l'assassinat de Henri III, la puissance et la chute des Guises, et trente années de guerres civiles à peine éteintes par l'avènement de Henri IV, avaient passé devant lui. Rome elle-même n'offrit point à l'esprit observateur de Tacite un spectacle aussi instructif que celui des moeurs, des opinions, des événements de la France contemporaine de Montaigne. Ni Tacite, ni aucun moderne n'égalent l'auteur „des Essais“ dans la connaissance de l'homme; personne ne l'a peint avec plus d'exactitude et de bonne foi.“

**Jacques Amyot**, né en 1513, a écrit plusieurs ouvrages qui se distinguent par la grâce et la pureté du style. Sa *Traduction de Plutarque* est fort estimée.

**Jean Calvin** naquit à Noyon en Picardie en 1509. Nous ne nous occuperons pas ici de la vie et des doctrines du grand réformateur qui appartient à l'histoire universelle, mais nous ne saurions passer sous silence son *Institution chrétienne*. Ce livre dédié à François I<sup>er</sup> et lu avec avidité dès sa première publication, contient la profession de foi des réformés et une description des maux que la nouvelle église eut à endurer par la politique de Charles Quint et par celle de François I<sup>er</sup>. Son style éloquent et énergique, la netteté et la précision de son langage ont gagné à Calvin l'admiration de ses adversaires mêmes, et les littérateurs français s'accordent avec Bossuet pour dire que „Calvin a aussi bien écrit qu'homme de son siècle.“

**Théodore de Bèze**, né en 1519, admirateur de Calvin dont il fut le successeur à Genève, mérite mention comme auteur de l'*Histoire des églises réformées*, livre curieux, mais rempli de l'esprit de parti. Il publia aussi une Traduction du Nouveau Testament et une Traduction en vers français des Psaumes omis par Marot.

**La Satyre Ménippée**, publiée en 1593 par plusieurs hommes d'esprit, fit beaucoup pour procurer le trône à Henri IV. Cette satire, une espèce d'épopée comique et en prose, a pour sujet la tenue des états de Paris au temps de la Ligue qu'elle couvre de ridicule. Deux orateurs du parlement, l'un pris dans le parti des Guises et l'autre

dans celui des Espagnols, y sont introduits sous le masque de deux charlatans qui ont réussi de composer une panacée pour le peuple français. Jouant de l'orgue pour attirer la foule, ils vantent leur remède universel qu'ils appellent „Catholicon ou essence Jesuitico-Catholico-Espagnole mêlée de poudre d'or, de pensions, de promesses, de belles paroles.“ Après cela vient la séance des états qui se tient dans un palais enchanté où le mensonge est chose impossible. Le duc de Mayenne, chef des ligueurs, l'archevêque de Lyon, le recteur de l'Université de Paris prononcent des discours où ils exposent leurs intentions perfides et égoïstes. Enfin d'Aubray, l'orateur du tiers-état, vient prendre la parole pour prêcher la saine politique et pour faire un tableau touchant et patriotique du misérable état du royaume. Cette harangue est de *Pierre Pithon* qui fut le plus distingué parmi les auteurs de la Satyre Ménippée.

Deux auteurs célèbres qui appartiennent encore au seizième siècle par la date de leur naissance, *Malherbe* et *Régnier* sont ordinairement placés dans le dix-septième siècle, auquel ils appartiennent par le caractère classique de leurs poésies. Du reste, la publication de leurs ouvrages n'eut pas lieu avant le commencement du dix-septième siècle. En les réservant donc à la seconde partie de ce précis, nous profiterons de l'espace qui nous reste, pour ajouter quelques morceaux des principaux auteurs dont nous avons parlé jusqu'ici. Par ce moyen, nous tâcherons de compléter l'image que nos élèves pourront se faire de ces auteurs; et nous croyons cela d'autant plus nécessaire, que les recueils et les chrestomathies dont on se sert dans nos écoles, ne donnent pas de morceaux qui soient pris dans les siècles que nous venons de parcourir.

#### Derniers moments de Louis XI. <sup>1)</sup>

Toujours avoit espérance en ce bon hermite, qui estoit au Plessy, dont j'ay parlé, qu'il avoit fait venir de Calabre, et incessamment envoyoit devers luy, disant que s'il vouloit il luy allongeroit bien sa vie: car nonobstant toutes ces ordonnances, qu'il avoit faites de ceux qu'il avoit envoyez devers monseigneur le Dauphin son fils, si luy revint le coeur, et avoit bien espérance d'échaper: et si ainsi fut advenu, il eût bien départy l'assemblée qu'il avoit envoyée à Amboise, à ce nouveau roy. Et pour cette espérance qu'il avoit audit hermite, fut avisé par un certain théologien et autres, qu'on luy déclareroit qu'il s'abusoit, et qu'en son fait il n'y avoit plus d'espérance

<sup>1)</sup> Philippe de Comines, voyez page 7. — Il eût été facile de remplacer l'ancienne orthographe de ce morceau et de ceux qui vont suivre, par celle dont on se sert dans le français moderne, mais nous avons craint d'altérer le caractère de l'original. Du reste on reconnaîtra sans peine des mots tels que „estoit ou estoyt, ay, envoyez, faict, pensast, pour était, ai, envoyés, fait, pensât. Nos élèves n'ignorent pas que l'orthographe moderne, pour rendre l'écriture plus conforme à la prononciation, a supprimé dans le corps des mots les nombreux s muets, en les remplaçant toutefois par les accents aigu et circonflexe mis sur les voyelles qui précèdent. Quelques autres consonnes qui proviennent de l'origine latine des mots, telles que c dans faict, fruit, nuict, et l dans aultre, douce, n'offriront point de difficulté, surtout à ceux de nos élèves qui savent un peu de latin. Enfin les y et les z employés pour i et pour s, principalement à la fin des mots, sont aussi faciles à reconnaître. Il suffira donc d'expliquer les expressions du texte qui ont vieilli, et d'indiquer celles qui s'éloignent entièrement de l'orthographe de nos jours.

qu'à la miséricorde de Dieu; et qu'à ces parolles se trouveroit présent son médecin, maistre Jacques Cothier, en qui il avoit toute espérance, et à qui chacun mois il donnoit dix mille escus, espérant qu'il luy allongeroit la vie. Et fut prise cette conclusion par maistre Olivier<sup>2)</sup> et ledit maistre Jacques, médecin, afin que de tous points il pensast à sa conscience, et qu'il laissast toutes autres pensées, et ce saint homme en qui il se fioit. Quelle douleur lui fut d'ouyr<sup>3)</sup> cette nouvelle; et cette sentence! car oncques<sup>4)</sup> homme ne craignit plus la mort, et ne fit tant de choses, pour y cuider<sup>5)</sup> mettre remède, comme luy: et avoit tout le temps de sa vie prié à ses serviteurs, et à moy comme à d'autres, que si on le voyoit en nécessité de mort, que l'on ne lui dist, fors tant seulement: „Parlez peu“: et qu'on l'émeust seulement à soy confesser, sans lui prononcer ce cruel mot de „la mort“: car il luy sembloit n'avoir pas le coeur pour ouyr une si cruelle sentence; toutes-fois il l'endura vertueusement, et toutes autres choses, jusques à la mort, et plus que nul homme que jamais j'aye veu mourir. A son fils qu'il appelloit „roy“, manda plusieurs choses, et se confessa très-bien, et dit plusieurs oraisons servans à propos, selon les sacrements qu'il prenoit, lesquels luy-mesme demanda; et comme j'ay dit, il parloit aussi sec, comme si jamais n'eust esté malade, parloit de toutes choses qui pouvoient servir au roy son fils; et vouloit sur toutes choses, qu'après son trespas on tinst le royaume en paix cinq ou six ans, ce que jamais n'avoit peu (pu) souffrir en sa vie. Et à la vérité dire, le royaume en avoit bon besoin: car combien qu'il fut grand et estendu, si estoit-il bien maigre et pauvre, et par espécial pour les passages des gens-d'armes, qui se remuoient d'un pays en un autre: comme ils ont fait depuis et beaucoup pis. Il ordonna qu'on ne prit pas de débat en Bretagne, et qu'on laissast vivre le duc François en paix, et sans luy donner doutes ne craintes, et semblablement tous les voisins du royaume, à fin que le roy et le royaume peussent demeurer en paix jusques à ce que le roy fût grand et en âge pour en disposer à son plaisir.

Il est vray que le roy nostre maistre avoit fait de rigoureuses prisons, comme cages de fer, et autres de bois couvertes de plaques de fer par le dehors et par le dedans, avec terribles ferrures de quelques huit<sup>6)</sup> pieds de large, et de la hauteur d'un homme, et un pied plus. Le premier qui les devisa, fut l'évesque de Verdun,<sup>7)</sup> qui en la première qui fut faite, fut mis incontinent, et a couché quatorze ans. Plu-

<sup>2)</sup> Olivier le Daim, le Diable ou le Mauvais, car il portait à la fois ces trois noms, était barbier de Louis XI qui le fit son confident et son ministre. Il fut pendu sous Charles VIII, en 1484.

<sup>3)</sup> Ouyr, ouïr pour entendre. <sup>4)</sup> jamais (unquam lat.). <sup>5)</sup> croire, penser. Cuider se trouve encore chez Lafontaine qui dit par exemple liv. IV. fable 11: Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui, qui souvent s'engeigne soi-même. (engeigner tromper.) <sup>6)</sup> huit (octo lat.). <sup>7)</sup> On avoit fait sur cet évêque et sur le cardinal Balus, qui demeura longtemps aussi dans les cages de fer du roi, l'épigramme suivante que Victor Hugo a insérée dans Notre-Dame de Paris.

Maistre Jean Balus

A perdu la vue

De ses évêchés;

Monsieur de Verdun

N'en a plus pas un;

Tous sont dépêchez.

sieurs depuis l'ont maudit, et moy aussi qui en ay tasté,<sup>8)</sup> sous le roy de présent, l'espace de huict mois,.....

Or, cecy n'est pas nostre matière principale, mais faut revenir à dire qu'ainsi comme de son temps furent trouvées ces mauvaises et diverses prisons, tout ainsi, avant mourir, il se trouva en semblables et plus grandes prisons, et aussi plus grande peur il eut que ceux qu'il y avoit tenus; laquelle chose je tiens à grande grâce pour luy, et pour partie de son purgatoire, et je le dis ainsi pour montrer qu'il n'est nul homme de quelque dignité qu'il soit, qui ne souffre, ou en secret, ou en public, et par espécial ceux qui font souffrir les autres.....

Après tant de peur, et de suspicions<sup>9)</sup> et douleurs, nostre Seigneur fit miracle sur luy, et le guérit, tant de l'âme que du corps, que toujours a accoustumé, en faisant ses miracles: car il l'osta de ce misérable monde en grande santé de sens et d'entendement, et bonne mémoire, ayant receu tous ses sacrements, sans souffrir douleur que l'on cogneut,<sup>10)</sup> mais tousjours parlant jusques à une patenostre avant sa mort. Il décéda le samedi pénultième jour d'aoust, l'an mil quatre cens quatre-vingts et trois, à huict heures au soir, audit lieu du Plessis, où il avoit pris la malady le lundy de devant. Nostre Seigneur ait son âme, et la veuille avoir receüe en son royaume de Paradis.

### Le retour du beau Temps. <sup>1)</sup>

Le Temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluye,  
Et s'est vestu de broderye  
De soleil luisant, cler et beau,  
Il n'y a beste, ne oysseau,  
Qu'en son jargon ne chante ou crie:  
Le Temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluye,  
Rivière, fontaine et ruisseau  
Portent en livrée jolie,  
Gouttes d'argent d'orfèvrerie,  
Chacun s'habille de nouveau:  
Le Temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluye.

### Épître au Roi

On dit bien vrai, la mauvaise fortune  
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une  
Ou deux ou trois avecques elle, sire;  
Votre coeur noble en scauroit bien que dire:  
Et moi chétif, qui ne suis roi, ni rien,  
L'ai éprouvé; et vous conterai bien,  
Si vous voulez, comment vint la besogne. <sup>2)</sup>

<sup>8)</sup> tâté, goûté (to taste angl.) <sup>9)</sup> soupçons (suspicio lat.) <sup>10)</sup> connu (cognosco lat.)

<sup>1)</sup> Charles d'Orléans, voyez page 7. <sup>2)</sup> Clément Marot, voyez page 8. <sup>3)</sup> travail, affaire embarrassante.

J'avois un jour un valet de Gascogne,  
 Gourmand, ivrogne, et assuré menteur,  
 Pipeur, <sup>3)</sup> larron, jureur, blasphémateur,  
 Sentant la hart <sup>4)</sup> de cent pas à la ronde,  
 Au demeurant le meilleur fils du monde...  
 Ce vénérable ilot <sup>5)</sup> fut averti,  
 De quelque argent que n'aviez départi,  
 Et que ma bourse avoit grosse apostume: <sup>6)</sup>  
 Si se leva plutôt que de contume,  
 Et me va prendre en tapinois <sup>7)</sup> icelle; <sup>8)</sup>  
 Puis la vous met très-bien sous son esselle, <sup>9)</sup>  
 Argent et tout (cela se doit entendre);  
 Et ne crois point que ce fut pour la rendre,  
 Car oncques <sup>10)</sup> puis n'en ai ouï parler.

Bref, le vilain ne s'en voulut aller  
 Pour si petit, mais encore il me happe  
 Saye, <sup>11)</sup> bonnets, chausses, pourpoint et cappe;  
 De mes habits, en effet, il pilla  
 Tous les plus beaux; et puis s'en habilla  
 Si justement, qu'à le voir ainsi estre,  
 Vous l'eussiez pris, en plein jour, pour son maistre.  
 Finalement, de ma chambre il s'en va  
 Droit à l'étable, où deux chevaux trouva;  
 Laissa le pire, et sur le meilleur monte,  
 Pique et s'en va. Pour abréger le conte,  
 Soyez certain qu'an partir dudit lieu  
 N'oublia rien, fors <sup>12)</sup> à me dire adieu.

Ainsi s'en va chatouilleux de la gorge, <sup>13)</sup>  
 Ledit valet, monté comme un Saint-George;  
 Et vous laissa monsieur dormir son saoul,  
 Qui au reveil n'eust seu finer <sup>14)</sup> d'un soul:  
 Ce monsieur-là, sire, c'étoit moi-même,  
 Qui, sans mentir, fus au matin bien blesme,  
 Quand je me vis sans honneste vesture, <sup>15)</sup>  
 Et fort fâché de perdre ma monture:  
 Mais de l'argent que vous m'aviez donné,  
 Je ne fus point de le perdre étonné;  
 Car votre argent, très-débonnaire prince,  
 Sans point de faute, est sujet à la pince. <sup>16)</sup>

Bientost après cette fortune-la,  
 Une autre pire encore se mesla  
 De m'assaillir, et chascun jour m'assaut,  
 Me menaçant de me donner le saut,  
 Et de ce saut m'envoyer à l'envers,  
 Rimér s'osé terre, et y faire des vers.

<sup>3)</sup> fripon au jeu. piper, imiter le cri des oiseaux pour les prendre. <sup>4)</sup> corde pour pendre les criminels. <sup>5)</sup> ilot pour ilote, nom des esclaves Lacédémoniens. <sup>6)</sup> enflure. <sup>7)</sup> en cachette. <sup>8)</sup> celle-ci. <sup>9)</sup> aïsselle. <sup>10)</sup> jamais (unquam lat.) <sup>11)</sup> surtout. <sup>12)</sup> hors, excepté (foris lat.) <sup>13)</sup> craignant d'être pendu. <sup>14)</sup> financer, déboursier. <sup>15)</sup> vêtement. <sup>16)</sup> sujet à être volé.

C'est une longue et lourde maladie  
De trois bons mois, qui m'a toute étourdie  
La pauvre teste, et ne veut terminer;  
Ains <sup>17)</sup> me contraint d'apprendre à cheminer.  
Tant faible suis. Bref, à ce triste corps,  
Dont je vous parle, il n'est demeuré, fors  
Le pauvre esprit, qui lamente et soupire,  
Et en pleurant tasche à vous faire rire.

Voilà comment, depuis neuf mois en ça  
Je suis traité. Or ce que me laissa  
Mon larronneau, long-temps a, l'ai vendu;  
Et en sirops et juleps dépendu: <sup>18)</sup>  
Ce néanmoins, ce que je vous en mande,  
N'est pour vous faire ou requeste ou demande:  
Je ne peux point tant de gens ressembler,  
Qui n'ont souci autre que d'assembler. <sup>19)</sup>  
Tant qu'ils vivront, ils demanderont, eux;  
Mais je commence à devenir honteux,  
Et ne veux plus à vos dons m'arrêter.

Je ne dis pas, si voulez rien <sup>20)</sup> prester,  
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur  
S'il veut prester, qui ne fasse un débiteur. <sup>21)</sup>  
Et savez-vous, Sire, comment je paie?  
Nul ne le sçait, si premier ne l'essaie.  
Nous me devrez, si je puis, du retour;  
Et je vous veux faire encore un bon tour  
A cette fin qu'il n'y ait faute nulle,  
Je vous ferai une belle cedulle,  
A vous payer, sans usure s'entend,  
Quand on verra tout le monde content;  
Ou, si voulez, à payer ce sera  
Quand votre los <sup>22)</sup> et renom cessera.  
Et si sentez que sois foible de reins  
Pour vous payer, les deux princes lorrains  
Me plègeront. Je les pense si fermes,  
Qu'ils ne faudront pour moi à l'un des termes.  
Je sçais assez, que vous n'avez pas peur  
Que je m'enfuié, on que je sois trompeur;  
Mais il fait bon assurer ce qu'on preste:  
Bref, votre paye, ainsi que je l'arreste  
Est aussi sûre, avenant mon trépas,  
Comme avenant que je ne meure pas.  
Aviser donc, si vous avez désir  
De rien prester, vous me ferez plaisir;  
Car puis <sup>23)</sup> un peu j'ai basti à Clément,  
Là où j'ai fait un grand déboursement;

<sup>17)</sup> mais. <sup>18)</sup> dépensé. <sup>19)</sup> amasser. <sup>20)</sup> quelque chose (rem. lat.) <sup>21)</sup> débiteur. <sup>22)</sup> louange  
(laus lat.) <sup>23)</sup> depuis.

Et à Marot, qui est un peu plus loin:  
 Tout tombera, qui n'en aura le soin.

Voilà le point principal de ma lettre:  
 Vous sçavez tout, il n'y faut plus rien mettre.  
 Rien mettre, las! certes si ferai,  
 Et ce faisant, mon style j'enfermerai,  
 Disant: O roi amoureux des neuf muses!  
 Roi en qui sont leurs sciences infuses,  
 Roi, plus que Mars, d'honneur environné,  
 Roi, le plus roi qui fut onc <sup>24)</sup> couronné;  
 Dieu tout puissant te doint, pour l'étreonner,  
 Les quatre coins du monde à gouverner,  
 Tant pour le bien de la ronde machine,  
 Que pour autant que sur tous en es digne.

### Élégie

contre les bûcherons de la forêt de Gastine. <sup>1)</sup>

Escoute, bûcheron, arrête un peu le bras:

Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas,  
 Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force  
 Des nymphes qui vivoient dessous la dure escorce?  
 Sacrilege meurdrier, si l'on pend un voleur,  
 Pour piller un butin de bien peu de valeur,  
 Combien de feux, de fers, de morts, et de détresse  
 Mérites-tu, meschant, pour tuer nos déesses?

Forest, haute maison des oiseaux bocagers!

Plus le cerf solitaire et chevreuils légers  
 Ne païtront sous ton ombre, et ta verte crinière  
 Plus du soleil d'été ne rompra la lumière  
 Plus l'amoureux pasteur sur un tronq adossé,  
 Enfant son flageolet à quatre trous persé,  
 Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,  
 Ne dira plus l'ardeur de sa belle Jeannette:  
 Tout deviendra muet; écho sera sans vois;  
 Tu deviendras campagne; et en lieu de tes bois,  
 Dont l'ombrage incertain lentement se remue,  
 Tu sentiras le soc, le coutre, et la charrue;  
 Tu perdras ton silence, et Satyres et Pans,  
 Es plus le cerf chez toy ne cachera ses fans.

Adieu vieille forest, le jouet de Zéphyre,

Où premier j'accorday les langues de ma lyre, <sup>2)</sup>

Où premier j'entendis les flesches résonner

D'Apollon, qui me vient tout le coeur estonner.

Adieu, chesnes, couronne aux vaillants citoyens,

Arbres de Jupiter, germes Dodonéens, <sup>3)</sup>

<sup>24)</sup> jamais (unquam lat.) <sup>1)</sup> Pierre Ronsard, voyez page 9. <sup>2)</sup> expression qui manque de goût, imitée du latin de Tibulle: „vocales chordae.“ <sup>3)</sup> Dodone nom d'une forêt et d'une ville d'Epire, célèbres par les oracles de Jupiter. <sup>4)</sup> su.

Qui premiers aux humains donnastes à repaistre;  
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sçeu <sup>7)</sup> recognoistre  
Les biens receus de vous; peuples vrayment grossiers,  
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers.

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie!  
O dieux, que véritable est la philosophie,  
Qui dit que toute chose à la fin périra,  
Et qu'en changeant de forme une autre vestira!  
De Tempé <sup>5)</sup> la vallée un jour sera montagne,  
Et la cyme d'Athos <sup>6)</sup> une large campagne:  
Neptune quelque jour de blé sera couvert:  
La matière demeure et la forme se perd.

#### Education de Gargantua. <sup>4)</sup>

Quand Ponocrates <sup>2)</sup> cogneut la vitieuse manière de vivre de Gargantua, délibéra autrement le instituer en lettres; mais pour les premiers jours le toléra, considérant que nature ne endure mutations soudaines <sup>3)</sup> sans grande violence. Pour mieulx ce faire, l'introduisoit ès compagnies des gens sçavans qui là estoient, à l'émulation desquelz luy creut l'esperit et le desir d'estudier autrement, et se faire valoir. Après, en tel train d'estude le mist qu'il ne perdoit heure quelconque du jour: ains tout son temps consommoyt en lettres et honneste sçavoir. S'esveilloit doncques Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendant qu'on le frottoit, lui estoit leue quelque page de la divine Escripiture, haultement et clèrement, avecques prononciation competente à la matière, et à ce estoit commis ung jeune page <sup>4)</sup> natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le propous et argument de ceste leçon, souventes fois se adonnoit à révéler, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture montroyt la majesté et jugemens merveilleux.... Ce faict, estoit habillé, pygné, <sup>5)</sup> testonné, <sup>6)</sup> accoustré et parfumé, durant lequel temps ou luy répétait les leçons du jour d'avant. Luy-mesme les disoit par cueur; et y fondoit quelques cas pratiques concernens l'état humain, lesquelz ils entendoient aucunes fois jusques deux ou troys heures; mais ordinairement cessoit, lorsqu'il estoit du tout habillé. Puis, par trois bonnes heures, luy estoit faicte lecture.

Ce faict, issoient <sup>7)</sup> hors, toujours conféréns des propous de la lecture, et se desportoyent en Bracque <sup>8)</sup> ou ès prez <sup>9)</sup> et jouoyent à la balle, à la paulme, à la pile trigone; <sup>10)</sup> gualamment s'exerceans le corps, comme ilz avoyent les âmes auparavant exercé. Tout leur jeu n'estoit qu'en liberté: car ilz laissoient la partie quand leur plaisoyt, et cessoient ordinairement lorsque suoyent parmy le corps, ou estoient autrement las. Adoncq estoient très-bien essuez <sup>11)</sup> et frottéz, et doucement se pourmenans <sup>12)</sup> alleoyent veoir si le disner estoit prest. Là attendans, récitoyent clèrement

<sup>5)</sup> vallée de Thessalie, située entre le monts Olympe, Pélion et Ossa, et souvent chantée par les Anciens. <sup>6)</sup> Montagne de la Chalcidique, en Macédoine, dans une presqu'île. <sup>7)</sup> François Rabelais, voyez page 10. <sup>2)</sup> précepteur de Gargantua. <sup>3)</sup> soudaines (subitaneus lat.) <sup>4)</sup> un jeune page. <sup>5)</sup> peigné. <sup>6)</sup> frisé. <sup>7)</sup> sortent (issu). <sup>8)</sup> Nom d'un jeu de paume dans le faubourg Saint-Marceau. <sup>9)</sup> dans les prés. <sup>10)</sup> jeu de paume en triangle. <sup>11)</sup> essuyés. <sup>12)</sup> promenant.

et éloquemment quelques sentences retenues de la leçon. Cependant monsieur l'appétit venoyt, et par bonne opportunité s'asséoyent à table. Au commencement du repas estoit leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eust prins <sup>13)</sup> son vin. Lors (si bon sembloyt) on continuoyt la lecture, ou commençoient à déviser <sup>14)</sup> joyeusement ensemble, parlant, pour les premiers mots, de la vertu, propriété efficace, et nature de tout ce que leur estoit servi à table. Du pain, du vin, de l'eau du sel, des viandes, poissons, fruitz, herbes, racines, de d'apprest d'ycelles. Ce que faisant, apprint en peu de temps tous les passaiges à ce compétens en Pline, Athénée, Porphyre, Opian, Polybe, Heliodore, Aristoteles, Elian et aultres. ....

Puis, devant que soi retirer, prioient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté imense: et luy rendant grâces de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clémence pour tout l'advenir. Ce faic t entroyent en leur repos.

#### De l'amitié. <sup>1)</sup>

Ordinairement ce que nous appellons ami et amitez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoy <sup>2)</sup> je parle, elles se meslent et confondent l'une dans l'autre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aimoys, <sup>3)</sup> je sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant, „Parce que c'estoyt luy; parce que c'estoyt moy.“ Il y a au-delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sçais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions <sup>4)</sup> l'un de l'autre, qui faisoient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; je croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms: et à nostre première rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, <sup>5)</sup> si cogneus, <sup>6)</sup> si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre. Il escrivit une satire latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, <sup>7)</sup> et ayant si tard commencé, car nous estions tous deux hommes faicts, et luy plus de quelques années, elle n'avoit point à perdre temps, et n'avoit à se régler au patron <sup>8)</sup> des amitez molles et régulières, ausquelles il fault tant de précautions de longue et préalable conversation. Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy: ce n'est pas une spéciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est je ne sçais quelle quintessence de tout ce meslange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne; qui, ayant saisi

<sup>13)</sup> pris. <sup>14)</sup> causer. <sup>1)</sup> Michel de Montaigne, voyez page 10. <sup>2)</sup> dont. <sup>3)</sup> l'ami dont l'auteur parle, est La Boétie. Sa traduction de Plutarque, écrite en grande partie avant l'âge de seize ans, fut publiée par Montaigne. <sup>4)</sup> entendions (ouïr, audire lat.) <sup>5)</sup> pris. <sup>6)</sup> connus. <sup>7)</sup> La Boétie mourut à l'âge de 33 ans. <sup>8)</sup> modèle.

toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille: je dis perdre à la vérité, ne nous réservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien. — Quand Lélius, en présence des consuls romains, lesquelz aprez la condamnation de Tibérius Gracchus, poursuivoient tous ceux qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquérir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis,) combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu, „Toutes choses.“ — „Comment toutes choses? suyvit-il: <sup>9)</sup> et quoy! s'il l'eust commandé de mettre le feu en nos temples?“ — „Il ne me l'eust jamais commandé, répliqua Blossius.“ — „Mais s'il l'eust fait, ajusta <sup>10)</sup> Lélius?“ — „J'y eusse obéy, respondit-il.“ S'il estoit si parfaitement amy de Gracchus, comme disent les historiens, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette dernière et hardie confession; et ne se devait despartir de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceux qui accusent cette response comme séditiouse, n'entendent pas bien ce mystère, et ne présupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou ennemis de leur país, qu'amis d'ambition et de trouble: s'estants parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les resnes de l'inclination l'un de l'autre: et faictes guider cet harnois par la vertu et conduite de la raison, comme aussi est-il du tout impossible de l'atteler sans cela, la response de Blossius est telle qu'elle devoit estre. Au demourant cette response ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon: „Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez-vous?“ et je l'accordasse: car cela ne porte aucun témoignage de consentement à ce faire; parce que je ne suis point en doute de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy.

#### Harangue pour le tièrs-état.<sup>1)</sup>

O Paris qui n'es plus Paris, mais une spelunque<sup>2)</sup> de bestes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains: un asyle et seure retraite de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te ressentir de ta dignité, et te souvenir qui tu as été, aux prix de ce que tu es? Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie, qui pour un légitime et gracieux roi, t'a engendré cinquante roylelets, et cinquante tyrans? Te voilà aux fers, te voilà en l'inquisition d'Espagne, plus intolérable mille fois, et plus dure à supporter aux esprits nez libres et francs, comme sont les François, que les plus cruelles morts dont les Espagnols se sçauroient adviser. Tu n'as peu<sup>2)</sup> supporter une légère augmentation de tailles et d'offices, et quelques nouveaux édicts qui ne t'importoient nullement; mais tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne jusques au sang, qu'on emprisonne tes sénateurs, qu'on chasse et bannisse tes bons citoyens et conseillers: qu'on pende, qu'on massacre tes principaux magistrats: tu le vois, et tu l'endures; tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves et le louës, et n'oserois, et ne sçauois faire aultrement. Tu n'as peu<sup>3)</sup> supporter ton roy débonnaire, si facile, si familier, qui s'estoit rendu comme concitoyen et bourgeois de ta ville, qu'il a enrichie, qu'il a embellie de somptueux bastiments, accreüe de forts

<sup>9)</sup> poursuivit-il <sup>10)</sup> ajouta. <sup>1)</sup> Satire Ménippée, voyez page 11. <sup>2)</sup> caverne. <sup>3)</sup> pu.

et superbes remparts, ornée de privilèges et exemptions honorables. Que dis-je? peu supporter; c'est bien pis: tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lit: <sup>4)</sup> quoy chassé! tu l'as poursuivy: quoy poursuivy! tu l'as assassiné, canonisé l'assassin, et fait des feux de joye de sa mort. <sup>5)</sup> Et tu vois maintenant combien cette mort t'a profité, car elle est cause qu'un autre est monté en sa place, bien plus vigilant, bien plus laborieux, bien plus guerrier, et qui sçaura bien te serrer de plus près, comme tu as à ton dam <sup>6)</sup> déjà expérimenté. Je vous prie, messieurs, s'il est permis de jeter encor ces derniers abois en liberté, considérons un peu quel bien et quel profit nous est venu de cette détestable mort, que nos prescheurs nous faisoient croire estre le seul et unique moyen pour nous rendre heureux. Mais je ne puis en discourir qu'avec trop de regret de voir les choses en l'estat qu'elles sont, au prix qu'elles estoient alors: chacun avoit encore en ce temps-là du bled en son grenier et du vin en sa cave; chacun avoit sa vaiselle d'argent, et sa tapisserie, et ses meubles; les femmes avoient encore leur demi-ceint; <sup>7)</sup> les reliques estoient entières; on n'avoit point touché aux joyaux de la couronne. Mais maintenant, qui peut se vanter d'avoir de quoy vivre pour trois semaines, si ce ne sont les voleurs qui se sont engraisés de la substance du peuple, et qui ont pillé à toutes mains les meubles des présens et des absens? Avons-nous pas consommé peu à peu toutes nos provisions, vendu nos meubles, fondu nostre vaiselle, engagé jusques à nos habits pour vivoter bien chétivement? Où sont nos festins, et nos tables friandes? nous voilà réduits au lait et au fromage blanc, comme les Suisses: nos banquets sont d'un morceau de vache pour tous mets; bienheureux qui n'a point mangé de chair de cheval et de chien, et bienheureux qui a tousjours eu du pain d'avoine, et s'est passé de bouillie de son, vendue au coing des rues, aux lieux qu'on vendoit jadis les friandises de langues, caillettes et pieds de mouton. Et n'a pas tenu à monsieur le légat, et à l'ambassadeur Mendosse, que n'ayons mangé les os de nos pères, comme font les sauvages de la nouvelle Espagne. Peut-on se souvenir de toutes ces choses, sans larmes et sans horreur! et ceux qui en leur conscience sçavent bien qu'ils en sont cause, peuvent-ils en ouïr parler sans rougir, et sans appréhender la punition que Dieu leur réserve, pour tant de maux dont ils sont autheurs!

<sup>4)</sup> lit. <sup>5)</sup> Henri III fut assassiné par un moine jacobin, nommé Jacques-Clément, à l'instigation des ligueurs et surtout des Guises. Ce meurtre fut un sujet de joie pour les ligueurs et Jacques-Clément fut regardé comme un saint. <sup>6)</sup> détrimet (damnum lat.) <sup>7)</sup> Sorte de ceinture que portaient les femmes du peuple.